

## CHAPITRE V.

### DISPERSION DES APÔTRES.

#### I.

### SYMBOLE DES APÔTRES.

Jérusalem, instruite par le Sauveur et ses Apôtres, avait donné à la foi chrétienne des phalanges nombreuses, sorties du sein de cette ville déicide. La parole sainte, que la Judée, la Samarie et la Galilée, avaient entendue et goûtée, était devenue dans ces contrées une semence de croyants et de vrais adorateurs de Dieu en esprit et en vérité. L'Orient s'ébranlait : Antioche la grande ouvrait les yeux à la lumière évangélique et son cœur à un ardent amour du Christ. Pierre était l'Apôtre de ces contrées où abondaient les Juifs, dont Dieu faisait des apôtres de sa Loi, en les dispersant dans tout l'univers. Leurs captivités elles-mêmes avaient développé chez eux le goût du voyage et l'esprit d'initiative.

Cependant Rome, la capitale du monde, plus illustre qu'Antioche et Alexandrie, attendait le pêcheur de Galilée. A Joppé, il avait reçu du Ciel l'ordre d'évangéliser les Gentils.

Or, la ville des Césars adorait tous les faux dieux de

la terre, qu'elle avait vaincue, et dont elle adoptait les divinités. L'Esprit divin y allait guider Pierre.

Avant de se séparer, les Apôtres de Jésus voulurent composer ensemble un *Symbole* de la doctrine qu'ils allaient prêcher aux nations, répandues dans tout l'univers.

Un Symbole ! Jamais la sagesse des prêtres égyptiens, ni la philosophie grecque, ni l'éloquence des orateurs latins, n'avaient pu en formuler une ombre. Qu'on interroge l'antiquité tout entière, et qu'on fouille à fond ses annales et ses archives, nulle part, on ne découvrira un rudiment quelconque de symbole de foi. C'est qu'il n'y a que Dieu qui puisse parler de Lui-même. La raison peut en connaître, par ses seules forces, l'existence, non la nature intime et mystérieuse. Eh bien ! les bateliers de Génésareth vont doter l'humanité de ce bienfait inouï ; de ce phare, qui éclairera le monde entier. Non ; ce ne sont pas les Apôtres qui parleront ; mais l'Esprit-Saint lui-même, par leur bouche. Gravé dans leurs cœurs, le symbole sera porté par eux aux quatre vents du ciel, si bien qu'à l'heure présente, il est sur toutes les lèvres catholiques, bégayé par la bouche des enfants, et redit par celle des savants.

« Nos pères nous ont appris, dit Rufin, qu'après l'Ascension du Sauveur, alors que le Saint-Esprit, descendu sur les Apôtres, sous forme de langue de feu, leur eut communiqué le don des langues les plus diverses, en sorte qu'aucun peuple si lointain et si barbare qu'il fût, ne pouvait échapper à l'action de leur zèle, il leur fut ordonné, par Dieu lui-même, d'aller porter l'Évangile à toutes les nations de l'univers.

« Sur le point de se séparer, ils rédigèrent une règle de foi commune, pour que leur enseignement à tous les futurs disciples du Christ fût le même. Rassemblés dans l'Esprit-Saint, ils composèrent une courte formule dog-

matique, qui devait servir de règle générale. C'est à juste titre qu'ils donnèrent à leur profession de foi le nom de Symbole. En effet, ce mot a la double acception de « signe » et de « réunion ». Le nouveau signe, ou étendard, était devenu d'une nécessité absolue, en un temps où, comme l'attestent saint Paul et les Actes, un grand nombre de pseudo-docteurs s'arrogeant le titre d'Apôtres, dans l'intérêt de leur fortune, ou de passions plus honteuses encore, parcouraient la Judée, et prêchaient au nom du Christ une doctrine qui n'avait rien de commun avec la tradition véritable. Voilà pourquoi les Apôtres érigèrent ce signe ou étendard, au moyen duquel on reconnaîtrait le véritable prédicateur de Jésus-Christ. C'est ainsi que dans une guerre civile, comme chaque parti a la même langue et le même costume, il est obligé de se distinguer par son drapeau. Le même motif s'opposait à ce que le symbole fût confié au parchemin, ou au papier. Les Apôtres voulurent qu'il fût transmis de mémoire aux fidèles, parce qu'un écrit pouvait venir à la connaissance des païens eux-mêmes, et que, dès lors, la récitation du symbole n'aurait plus immédiatement prouvé la tradition apostolique. Donc les Apôtres, avant de partir pour leur mission lointaine, dressèrent cet étendard. Jadis les fils de Noé, avant de se partager le monde, avaient élevé un édifice de bitume et de briques, dont le sommet devait toucher le ciel : les Apôtres érigent, en pierres vivantes et en perles divines, le monument d'une foi qui bravera tous les efforts ennemis, que les vents n'ébranleront point, que la foudre ne renversera jamais, que les orages, que les tempêtes seront impuissants à ruiner. La tour de l'orgueil restera inachevée par suite de la confusion des langues; la tour de la foi se fonda sur la science de toutes les langues et la réunion en Jésus-Christ de tous les idiomes de l'univers. »

C'est ainsi que l'Évêque Rufin écrivait à Jérusalem, trois siècles après la résurrection de Jésus-Christ et son ascension au ciel. Voici, continue-t-il, la teneur du Symbole des Apôtres : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur, qui est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie, a été crucifié sous Ponce-Pilate, a été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité d'entre les morts, est monté aux cieux, où il est assis à la droite de son Père, et d'où il viendra juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit. Je crois la Sainte Église, la rémission des péchés et la résurrection de cette chair. » (Rufin, Comment. sur le symbole...)

Saint Irénée, successeur de saint Pothin, à Lyon, en 177, rappelait cette règle aux hérétiques de son temps; vers 200, Tertullien l'enseignait aux vierges de Carthage. Ce dernier nous a laissé sur le Symbole quelques lignes admirables, où la mission du Saint-Esprit est exprimée clairement, et d'un mot, peinte, on pourrait dire, dans son essence. Les voici : « Pour que vous connaissiez exactement la doctrine des chrétiens, commençons par exposer la règle de notre foi. Nous croyons en un seul Dieu, créateur du monde, qui a tiré l'univers du néant, par son Verbe éternel. Le Verbe, son Fils, s'est manifesté, à diverses reprises, aux patriarches, et s'est fait entendre dans la suite des âges par les prophètes. En ces derniers temps, il descendit, par l'opération de l'Esprit-Saint, dans la Vierge Marie; s'incarna dans son sein; naquit d'elle, et parut en la personne de Jésus-Christ. Il prêcha la Loi nouvelle, et la nouvelle promesse du royaume des cieux, opéra des prodiges, fut crucifié et ressuscita le troisième jour; monta aux cieux où il est assis à la droite du Père. Il envoya ensuite l'Esprit-Saint, comme son Vicaire ici-



bas, pour diriger ceux qui croient en son nom. Il reviendra un jour dans la gloire, pour introduire les Saints dans les splendeurs de la vie éternelle, et précipiter les méchants dans les supplices d'un feu qui ne s'éteindra jamais. » (Tertullien, des Prescriptions XII Pat. lat. n. 26.)

Cette profession de foi est bien le Symbole des Apôtres et l'on est heureux de le retrouver sur les lèvres de ce grand homme : le monde tiré du néant par un Dieu créateur, opérant par son Verbe. Le Verbe, son Fils, préluant à son incarnation, en prenant la forme humaine, pour se montrer aux patriarches, tel qu'un voyageur qui paraît et disparaît bientôt; enfin, devenant homme par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la Vierge Marie.

Voilà donc le grand mystère du Fils de Dieu fait homme, affirmé par Tertullien, d'une manière claire, nette, triomphante, ainsi que la Virginité de Marie.

La vie de Jésus-Christ est résumée par ce grand docteur, jusqu'à sa mort, sa résurrection et son ascension au ciel, d'où il reviendra juger, récompenser et punir les hommes.

La mission du Saint-Esprit, on le voit, était mieux connue des premiers chrétiens que de nous : « Il envoya ensuite l'Esprit-Saint, comme son Vicaire ici-bas, pour diriger ceux qui croient en son nom, » dit Tertullien. C'est donc ce divin Esprit qui dirige le vaisseau de l'Église et le gouverne à travers le monde. Il guide Pierre, dont il fait un autre lui-même, qu'on appelle aussi le Vicaire de Jésus-Christ.

« Telle est la règle de foi, qui nous vient du Maître, ajoute Tertullien. Cette doctrine nous a été directement transmise par les Apôtres, et la preuve immédiate de ce fait n'a besoin, ni de longues explications, ni de savantes recherches. Toutes les Églises apostoliques

avec lesquelles nous sommes en communion, récitent ce même Symbole sans aucune divergence. Donc elles l'ont reçu des Apôtres, leurs fondateurs. » (Tertullien, des Prescriptions, XXI et XXII.)

On est heureux de rencontrer sur sa voie ces lumineux témoignages, qui montrent aux plus incrédules cette grande et fondamentale vérité, à savoir, que l'Esprit-Saint est le *Vicaire du Christ*, dans l'Église, d'une manière permanente, et qu'il parle par Pierre. De sorte qu'en écoutant Pierre, parlant *ex cathedra*, on entend l'Esprit-Saint lui-même, Ame de l'Église.

C'est donc, disons-le dès maintenant, l'Esprit de vérité qui a parlé, quand Pie IX a défini le dogme de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, et aussi quand le concile du Vatican, par la bouche de ce grand Pontife, a déclaré que l'Infaillibilité du Pape, considéré comme docteur de l'Église universelle, est un dogme faisant partie du dépôt sacré de la foi catholique.

Achevons cette question du Symbole des Apôtres par un souvenir historique.

Dans son ouvrage sur les *Lieux Saints*, le Frère Liévin dit à propos du versant de la montagne des Oliviers, qui regarde Jérusalem : « En sortant du cloître du *Pater*, à 30 mètres environ vers l'ouest, on va visiter le Lieu où la tradition rapporte que les Apôtres ont composé le *Credo*.

« Autrefois, il y avait là une église dédiée à saint Marc. Un reste de cette église avec douze niches qui étaient occupées par des statues représentant les douze Apôtres, y était encore visible il y a vingt-six ans. Les mahométans en ont vendu les pierres aux Juifs qui les ont employées comme pierres tumulaires. Madame la princesse de la Tour d'Auvergne qui vient également de rendre ce Lieu au Catholicisme, en déblayant le terrain traditionnel, a découvert le pavement en mosaïque

de l'église dont nous venons de parler, ainsi qu'une citerne de forme parallélogramme. Cette citerne est aujourd'hui la chapelle du *Credo...* » (*Jérusalem*, 3<sup>e</sup> Sor-tie, p. 283.)

## II.

### CODE DE MORALE.

Jamais non plus, redisons-le, la philosophie païenne n'était parvenue à composer un code de morale, digne de Dieu et des hommes.

Des législateurs en renom avaient donné des lois à leur nation, comme Lycurgue à Sparte et Solon à Athènes; mais elles étaient d'une imperfection connue, parfois barbares et dépravées; souvent d'une pratique impossible pour les autres peuples.

Puis ces codes législatifs ne réglaient que l'extérieur de l'homme, sa vie publique, nullement son intérieur, ses pensées, ses désirs, son cœur, d'où sortent, ainsi que le dit Jésus-Christ, « les mauvaises pensées, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes. » (Matth. xiv, 49.)

C'est qu'il n'y a que le regard de Dieu qui pénètre jusque dans l'âme humaine. Lui seul lit à découvert dans notre conscience et sait ce qui est en elle; aussi peut-il, seul, légiférer pour la vie intime de l'homme. Vaines seraient les lois humaines à cet endroit, puisque les hommes ignorent ce qui est caché dans notre âme.

Dieu est le vrai législateur, parce qu'il est la Toute-Science, la Souveraine Sagesse, la Puissance infinie; seul, il peut tout récompenser et tout punir; seul, il a autorité pour imposer sa loi, si bien que les hommes.

quand ils légifèrent, doivent appuyer leur autorité sur la sienne. Que deviendrait le monde si le gendarme et la prison étaient l'unique sanction des lois? Mais Dieu supplée à l'humaine faiblesse, et la conscience devient, par l'acte de sa providence, un tribunal qu'il dresse dans chaque âme.

Nos modernes ont inventé la morale indépendante, terme mal défini, qui sent par là-même la Loge maçonnique.

Qui dit : *Morale*, dit loi morale. Or, une loi morale est faite pour régler les mœurs. Où donc est-il celui qui édicte ces lois? Car, enfin, des lois supposent un législateur, comme une horloge suppose un horloger. Je cherche l'auteur de la morale indépendante, je ne trouve personne, sinon ce qu'ils appellent la Nature : encore un mot ou un terme mal défini.

Quoi qu'il en soit, pour qu'une loi oblige, il faut qu'elle émane d'un chef légitime; qu'elle soit faite pour le bien de ceux qu'elle oblige; qu'elle soit claire, promulguée, et porte en soi un sanction. Et comme la morale indépendante n'a pas de chef légitime, qu'elle est faite pour le malheur des sociétés et des individus, qu'elle est obscure comme l'enfer, et manque absolument de promulgation et de sanction; en ce monde et dans l'autre, on peut affirmer que ce qui est appelé : *Morale indépendante*, est un *Non-Sens* complet, inventé à plaisir par les sectes, pour dévoyer le genre humain.

La morale, en définitive, suppose le dogme et s'appuie sur le dogme, qui nous enseigne l'existence d'un Dieu créateur, rémunérateur du bien et vengeur du mal; les récompenses éternelles et les châtements d'une justice infinie; en un mot, elle propose le Symbole des Apôtres à notre croyance.

C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas



séparé la morale du dogme, quand il a envoyé ses Apôtres à travers le monde : « Allez, leur a-t-il dit, et enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai mandé. » (Matth. xxviii, 19.) L'Évangile rappelle à chaque page la sanction que Dieu a mise à ses lois ; le ciel, avec ses joies éternelles, et les enfers, avec leurs douleurs sans fin.

Concluons que le Seigneur seul pouvait donner à l'homme un symbole de foi, et un code de morale, dignes de l'humanité et de Dieu lui-même. Et comme la liturgie, ainsi que nous l'avons montré, n'est que l'expression du dogme, sa traduction symbolique, il est évident que, seule, la liturgie de la vraie Religion est vraie, sainte et, aussi, digne de Dieu.

Concluons encore, pour toutes ces raisons, que la Révélation divine a été nécessaire à l'homme, pour qu'il connût la vérité religieuse, dans la mesure où l'ont possédée Adam et le peuple de Dieu ; ainsi que le peuple chrétien.

Interrogeons, à ce sujet, la théologie et la philosophie.

La Théologie est expresse sur ce point. Elle nous dit que, par là même qu'aucun peuple, privé de la révélation divine, n'a jamais rendu à la Divinité, un culte digne d'Elle, ni de l'homme lui-même ; ni pu éviter de tomber dans des erreurs absurdes, contre les principes de la saine morale, desquelles rien n'a pu le tirer, on doit conclure que la révélation divine est nécessaire.

D'abord, tous les monuments historiques concernant les anciens peuples ; toutes les relations des géographes et des voyageurs, pour ce qui est des peuples modernes, prouvent que les nations privées de la révélation divine, sont tombées dans l'idolâtrie et les vices, dont elle est la mère féconde.

Si elles n'ont pas eu de symbole de foi, digne de Dieu, comment auraient-elles pu posséder un code de morale ? C'est pourquoi leurs mœurs étaient d'une dépravation effroyable. Leurs annales et leurs édifices, eux-mêmes, sont là pour l'attester. Car, malgré les destructions, il nous en reste assez pour que les âges païens nous soient connus.

Et puis, qui donc aurait pu arracher ces peuples à l'erreur et au vice ? Les philosophes, il est vrai, étaient parvenus à découvrir certaines vérités, comme l'existence de Dieu, que leur révélait le spectacle de la nature ; comme l'immortalité de l'âme, que la raison elle-même suffit à découvrir ; mais là se bornait leur science religieuse, avec quelques vérités morales, naturelles à l'homme. Ces connaissances étant insuffisantes, l'esprit humain se lançait à la découverte, inventait mille suppositions, entassait systèmes sur systèmes, et défigurait à plaisir les traditions primitives échappées çà et là au naufrage.

Ajoutons que les philosophes, plus instruits que les foules, ne pouvaient guère arriver à leur faire partager leurs croyances, parce qu'ils manquaient eux-mêmes de foi et d'autorité : de foi, vu qu'ils n'avaient que des opinions philosophiques, et non des convictions reposant sur un enseignement divin ; d'autorité, parce que nul homme ne saurait imposer sa croyance aux autres hommes, s'il n'est envoyé par le Maître de l'humanité.

Sans lui, quelle sanction les philosophes pouvaient-ils mettre à leur enseignement ? Il faut, comme Dieu, disposer de la vie des hommes et de leur bonheur, ainsi que de l'éternité, pour mettre à ses lois une sanction inéluctable, à laquelle aucune faute n'échappe, pas même les mauvais désirs, cachés à tout regard ; à laquelle aucun acte bon ne demeure étranger.

Aussi, lamentable est le spectacle que nous offre le monde païen, en dehors du peuple de Dieu, au double point de vue du dogme et de la morale. Là, on voit la propension innée dans l'homme à adorer le visible, au mépris de l'invisible ; à compter pour rien l'invisible qui est tout, ou du moins le principal ; et à s'attacher au sensible, qui n'est que passager. Cette vérité devient éclatante, quand on voit les Juifs eux-mêmes, dotés d'une révélation divine, tomber souvent dans l'idolâtrie et ses excès, jusqu'à brûler leurs propres enfants, en l'honneur du dieu Moloch, idole grossière des Ammonites.

L'Homme-Dieu nous a donc sauvés, en nous permettant de ne pas être idolâtres, dans le culte que nous lui rendons, puisque le Verbe n'a pas cessé d'être Dieu, en prenant comme nous un corps et une âme.

Voilà ce que nous enseigne la théologie, sur la question que nous traitons. Si maintenant nous interrogeons la philosophie, que nous dira-t-elle d'elle-même ? Réclame-t-elle une puissance plus grande, des lumières plus brillantes et une influence, sur le monde, supérieures à celles que nous lui avons attribuées ? Un de ses plus illustres coryphées va nous répondre pour elle : Jean-Jacques Rousseau.

« Je consultai les philosophes, dit-il, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions ; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres ; et, ce point commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphants quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez leurs raisons, ils n'en ont que pour détruire ; si vous comptez les voix, chacun en est réduit à la sienne ; ils ne s'accordent que pour disputer ; les écouter n'était pas le moyen de sor-

tir de mon incertitude. Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentiments, et que l'orgueil est la seconde. Quand les philosophes seraient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendrait intérêt à elle ? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres, mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour sa propre gloire, ne tromperait pas volontiers le genre humain ? Ou est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer ? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus ? L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyants, il est athée, chez les athées il serait croyant. »

Cette page peut se passer de commentaires, elle demande seulement à être relue et offerte en réponse à ceux qui parlent étourdiment de science, puisque les sciences humaines trouvent leur couronnement dans la philosophie, laquelle doit s'incliner elle-même, si elle est vraie, devant la théologie, science révélée de Dieu aux hommes.

### III.

#### LITURGIE.

Avant de se séparer, les Apôtres ont dû songer aussi, à fixer les points importants de la Liturgie chrétienne, au moins dans son ensemble. Car, dit saint Augustin, aucune religion vraie ou fausse ne saurait réunir les



hommes pour un même culte, sans une association de sacrements et de signes sensibles. » (Contre Fauste. Liv. XII, c. XI.)

La raison en est que le dogme, base de toute religion, a besoin d'être exprimé aux yeux du peuple d'une manière sensible. C'est ainsi que Dieu lui-même a procédé, quand il s'est servi de la création pour se révéler aux hommes. « En effet, son être invisible apparaît, depuis la création du monde, visible par les choses qui ont été faites, et aussi sa puissance éternelle et sa divinité... » (Rom. 1, 20.)

Les sociétés ou associations civiles, ayant elles-mêmes un but et des moyens d'arriver à ce but, ne manquent jamais d'exprimer leurs idées par des symboles, des signes extérieurs. Nous avons nommé, entr'autres, la Franc-Maçonnerie, dont le symbolisme est aujourd'hui connu.

L'absence de liturgie dans une secte, dénote qu'elle a répudié les dogmes ou les croyances de la religion-mère. C'est ainsi que le Protestantisme avait abandonné, en grande partie, la liturgie catholique, à laquelle il revient de jour en jour, ce qui marque qu'il se rapproche aussi du dogme, dont la liturgie est l'expression. Car, dit l'abbé Glaire, « le mot liturgie vient du grec et signifie *œuvre ou action publique*, que nous nommons le service divin, ou simplement le *service* par excellence. On entend aussi, en particulier, par liturgie, l'espèce et l'ordre des cérémonies, qui constituent l'office divin. Dans les livres de l'ancien Testament, il est mis pour le service que les prêtres et les lévites rendaient au Seigneur dans le temple ; et dans l'Église, il est consacré pour désigner, en général, l'office divin, et plus spécialement l'office de la messe. Chez les orientaux, il est restreint à cette dernière signification. En instituant l'Eucharistie, Jésus-Christ se servit de prières.

de bénédiction et d'actions de grâces ; mais l'Écriture ne nous dit pas quelles sont ces prières et ces cérémonies, et les Apôtres se contentèrent d'enseigner de vive voix les prières et les cérémonies qui devaient accompagner le sacrifice en tout temps et en tout lieu. La liturgie n'a pas été écrite avant le V<sup>e</sup> siècle ; car, durant les quatre premiers siècles, aucun auteur connu n'a parlé d'une liturgie écrite. » (Dict. universel de Sciences ecclés. Art. Liturgie.)

Si les protestants étaient tentés de nous reprocher la magnificence que déploie l'Église pour le culte de l'Eucharistie, nous leur dirions : Voyez comment il a plu à Jésus-Christ, qui est né dans une étable, de commander à ses disciples de lui préparer une grande et belle salle, bien meublée, bien exposée, pour y établir la divine Eucharistie, voulant ainsi indiquer lui-même à son Église ce qu'elle aurait à faire, dans la suite des temps. Et l'Esprit de Dieu, *Vicaire du Christ sur la terre*, n'a pas manqué de la guider et de la maintenir dans cette voie. Si une mère prend plaisir à orner le berceau d'un enfant, comment l'Église pourrait-elle rester indifférente envers le tabernacle et la maison, où repose le Fils que Dieu lui a confié ? L'amour comprend ces témoignages, qui offensent l'incrédulité et irritent la haine.

Appliquons aux incrédules ce que Thérèse disait des damnés : Les malheureux, ils n'aiment pas ! Que la charité du Christ s'allume donc en eux, et alors ils comprendront tout, et s'étonneront de leur aveugle insensibilité.

Aucune écriture ne l'a déterminée, dit Tertullien en parlant de la liturgie, mais elle repose sur une coutume tellement universelle et permanente, qu'elle atteste incontestablement l'authenticité de la tradition. Comment en effet expliquer l'existence de la liturgie au sein de

toutes les Églises, si l'on veut nier cette tradition? Pour commencer par le baptême, les cérémonies en sont fixées. Nous nous présentons au sein de l'assemblée, et nous jurons, entre les mains du pontife, de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Ensuite on nous plonge par trois fois dans l'eau régénératrice, en prononçant une formule qui ne se trouve point en entier dans l'Évangile. Au sortir de l'eau sainte, on nous fait goûter un mélange de lait et de miel. A partir de ce jour, nous nous abstenons, pendant toute une semaine, de l'usage des bains ordinaires.

« Le sacrement de l'Eucharistie fut institué par Notre-Seigneur lui-même et distribué par lui aux Apôtres après le repas de la Cène. Cependant nous n'y participons qu'à jeun, dans une assemblée qui précède le lever de l'aurore, et nous recevons cette nourriture divine des mains des ministres, sans souffrir qu'elle soit touchée par d'autres.

« Nous faisons des oblations pour les défunts; nous en faisons pour le jour anniversaire de notre naissance. Nous regardons comme interdit de jeûner un jour de dimanche, ou de nous agenouiller pour nos adorations, en ce jour. Il en est de même pour le temps qui s'écoule entre Pâques et la Pentecôte.

« Si quelques parcelles du calice ou du pain consacré viennent à tomber à terre, nous en souffrons comme d'une douloureuse profanation.

« Enfin à chacune de nos démarches et de nos entreprises, en sortant ou en rentrant, en prenant nos habits ou nos chaussures, au bain, à table, le soir quand on allume les lampes, quand nous entrons au lit, partout et toujours, nous formons sur le front le signe de la croix. Cherchez dans les Écritures la loi de ces pratiques et de tant d'autres semblables : vous ne la trouverez nulle part. C'est la tradition qui nous les enseigne,

la coutume qui les confirme, et la foi qui les observe.»  
(De Corona militis, ch. III.)

Est-ce que saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, n'a pas écrit : « Car j'ai reçu moi-même du Seigneur ce que je vous ai aussi transmis, que le Seigneur Jésus, la nuit où il devait être livré, prit du pain : et rendant grâces, il le rompit, et dit : Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous; faites ceci en mémoire de moi. Pareillement aussi la coupe, après qu'il eut soupé, disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang; faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous la boirez. Car, toutes les fois que vous mangerez ce pain, et que vous boirez cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. Or, quiconque mangera ce pain, ou boira la coupe du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme donc s'éprouve soi-même, et qu'après cela, il mange de ce pain et boive de cette coupe. Car celui qui en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas de discernement du corps du Seigneur. C'est pourquoi il y en a beaucoup parmi vous qui sont malades et languissants, et il en meurt beaucoup. » (xi, 23-30.)

L'extrait suivant des Constitutions apostoliques est trop important pour que nous le passions sous silence : « Evêque, soyez saint et irrépréhensible, n'aimez point à frapper, montrez-vous patient et miséricordieux, pour édifier, convertir, exhorter, instruire et consoler en esprit de longanimité, de douceur et de mansuétude, comme il convient à l'homme de Dieu. Quand vous voulez réunir l'Église de Jésus-Christ, ainsi que le pilote d'un grand navire rassemble ses matelots, disposez tout avec ordre et prudence. Prescrivez aux diacres, vos nautonniers, de préparer avec soin et décence, les pla-



ces que doivent occuper les frères, passagers de votre navire. Qu'on choisisse une salle oblongue, dirigée vers l'orient, ayant de chaque côté des porte-phores, disposés pour recevoir les oblations; que l'édifice rappelle la forme d'un navire. Au milieu sera placé le siège de l'évêque, de chaque côté duquel s'asseoiront les prêtres. Les diacres se tiendront debout, prêts à accomplir leur office, et vêtus d'habits qui ne gênent par leurs mouvements, ni leur démarche. Ils sont les matelots qui parcourent les flancs du navire. A eux il appartient de faire ranger les laïcs dans l'église, en ordre et en silence. Les femmes seront assises à part, sur un côté de la salle et ne prendront jamais la parole. Le lecteur, placé au milieu de l'assemblée, sur une estrade, lira un passage tiré des livres de Moïse, de Jésus fils de Navé, des Juges, des Rois, des Paralipomènes, d'Esdras, de Salomon, de Job ou des seize prophètes. Après les leçons, on chantera les psaumes de David, de telle manière qu'une voix seule dise la première moitié du verset, et que tout le peuple en chœur chante la seconde. Puis on lira un passage de nos Actes, et des épîtres de Paul, notre coadjuteur, envoyé par l'Esprit-Saint pour l'apostolat des Églises. Ensuite un diacre ou un prêtre, fera une lecture, parmi les Évangiles que moi Matthieu, et moi Jean, nous avons transmis, ou que les coadjuteurs de Pierre et de Paul, Luc et Marc vous ont laissés. Pendant la récitation de l'Évangile, tous les prêtres et les diacres, le peuple entier, se tiendront debout dans le plus profond silence, car il est écrit : « Israël, tais-toi, et écoute. » Et encore : « Lève-toi, Israël, et tu entendras ma parole. » Ensuite les prêtres adresseront leurs exhortations au peuple, non pas tous simultanément, mais l'un d'eux, à tour de rôle, et l'évêque parlera le dernier. Cependant les portiers se tiendront à l'entrée réservée aux hommes, et

les diaconesses à celle des femmes, comme les collecteurs se tiennent à l'entrée du navire, pour recevoir le prix de transport des passagers. Car tels étaient l'ordre, les formes et la discipline observés pour le tabernacle de l'Arche d'alliance et dans le temple de Salomon. Si quelqu'un occupe une autre place que la sienne, le diacre a la charge de le reprendre; l'office du diacre est précisément de venir en aide au berger.

« L'Église, en effet, n'est pas seulement comparée à un navire, mais à un bercail. Or, de même qu'un berger divise et met à part les brebis, les chèvres et chaque troupeau, selon la diversité des races ou des âges, ainsi doit faire le pasteur d'une église. Les jeunes gens y ont une place à part, et s'assoient si le local le permet; autrement ils se tiennent debout. Les vieillards sont assis, suivant leur rang. Les petits enfants restent avec leur père ou leur mère. Les jeunes filles occupent un lieu séparé, quand le local est suffisant. Autrement elles sont placées immédiatement à la suite des femmes. Il convient que celles qui sont mariées et qui amènent avec elles leurs petits enfants aient une place spéciale, mais on fera mettre au premier rang les vierges et les veuves consacrées au Seigneur, puis les femmes âgées. Le diacre pourvoira à ce que chacun se dirige immédiatement vers la place qui lui est assignée, pour éviter l'encombrement de la foule stationnant aux portes. Il inspectera aussi l'assemblée, afin que nul ne cause, ne rie, ne sommeille, ou ne s'agite inutilement. Car les fidèles réunis dans l'église, doivent écouter la parole du Seigneur avec respect, en silence et dans l'attitude du recueillement. Après l'exhortation qui suit l'Évangile, on fera retirer les catéchumènes et les pénitents. Toute l'assemblée se lèvera alors, et, les regards fixés vers l'orient, adressera sa prière au Dieu « qui s'élève sur le ciel des cieux, à l'orient; » se rappelant l'Éden an-



tique, situé à l'orient, d'où notre premier père fut expulsé, lorsque, séduit par le serpent, il eut transgressé le précepte divin. Après l'oraison, quelques diacres apporteront les offrandes destinées au sacrifice de l'Eucharistie, accomplissant avec révérence, et dans le sentiment d'une crainte religieuse, un ministère qui se rapporte au corps du Seigneur. Les autres cependant maintiendront dans l'assemblée un ordre silencieux. Alors le diacre qui assiste le pontife à l'autel, dira au peuple : « Que nul ne conserve un germe d'inimitié contre son frère. Arrière tous les hypocrites ! Puis les hommes s'embrasseront dans le baiser du Seigneur ; les femmes feront de même entre elles. Mais que chacun le fasse du fond du cœur, et que nul ne renouvelle le baiser par lequel Judas trahit le Seigneur. Ensuite le diacre priera pour l'Église, pour l'univers entier et pour toutes ses provinces, pour les fruits de la terre, pour les prêtres et les princes, pour le pontife et le souverain, pour la paix universelle. En ce moment, l'évêque, appelant la paix sur le peuple, bénira l'assemblée, comme Moïse le prescrivait aux prêtres, par la formule légale : « Que le Seigneur vous bénisse et vous garde ; qu'il tourne sur vous un regard favorable et vous donne la paix ! L'évêque priera ensuite, en disant : Seigneur, sauvez votre peuple et bénissez votre héritage, cet héritage dont vous avez conquis la possession par le sang précieux de votre Christ ; cet héritage que vous avez appelé le sacerdoce royal et la nation sainte ! Alors le sacrifice commencera ; cependant le peuple, debout, priera en silence, et quand l'oblation sera consommée, chacun des ordres des fidèles recevra à son tour le corps du Seigneur et son sang précieux, s'approchant dans l'ordre réglé, avec crainte et révérence, comme on approche de la personne du roi. Les femmes auront la tête voilée, selon la prescription qui leur en

a été faite. Cependant on gardera soigneusement les portes, pour en interdire l'accès à tous les infidèles, et à quiconque n'a pas encore été initié par le baptême. » (Const. apost. Livre II, ch. LVII.)

Ce qu'il y a surtout de frappant dans ces paroles de Tertullien, c'est le respect qui saisit l'âme de ce grand homme, quand il parle de la divine Eucharistie. Comme on sent bien qu'il ne s'agit pas là d'une figure, mais d'une réalité ! Écoutons : « Alors le sacrifice commencera ; cependant le peuple, debout, priera en silence, et quand l'oblation sera consommée, chacun des ordres de fidèles recevra à son tour le corps du Seigneur et son sang précieux, s'approchant dans l'ordre réglé, avec crainte et révérence, comme on approche de la personne du roi. »

Saint Justin : « Quand un prosélyte, qui veut embrasser notre croyance et nos dogmes, a été régénéré dans l'eau du baptême, il est conduit au milieu de l'assemblée des frères. Là, des prières sont faites en commun pour nous tous, et en particulier pour celui qui vient de recevoir l'illumination spirituelle afin que tous, admis à la participation de la vérité, nous puissions persévérer dans les œuvres de la justice et la fidélité aux préceptes divins, et qu'ainsi nous obtenions le salut éternel. Après la prière, nous nous donnons les uns aux autres le baiser de paix. Puis on apporte au pontife qui préside l'assemblée, du pain et une coupe dans laquelle on a versé du vin et de l'eau. Il les prend entre ses mains, et rend grâce au Père commun de toutes choses, par le nom du Fils et du Saint-Esprit. Il poursuit alors la longue prière eucharistique, ou d'action de grâces, sur les dons reçus de la munificence divine. Lorsqu'il a terminé les oraisons et l'Eucharistie, tout le peuple lui répond, dans une acclamation unanime, par le mot hébreu : *Amen*, qui signifie : Ainsi



soit-il. Ceux d'entre nous qui portent le nom de diacres distribuent alors le pain et le vin mêlé d'eau, sur lesquels ont été prononcées les paroles eucharistiques. Tous les fidèles présents prennent part à la distribution; et les diacres ont soin plus tard de porter aux absents leur portion du sacrifice; or, cet aliment, nous l'appelons Eucharistie. Il ne saurait être donné qu'à ceux qui ont embrassé notre foi, ont été régénérés par l'eau du baptême, purifiés de leurs fautes par la rémission des péchés, et qui vivent selon les lois de Jésus-Christ. En effet, l'Eucharistie n'est point un pain ordinaire, ni un breuvage commun. Elle est le corps et le sang de Jésus-Christ incarné. » (Saint Justin, apol. 1. pro Christian.) Remarquons bien ce passage: « *L'Eucharistie n'est pas un pain ordinaire, ni un breuvage commun. Elle est le corps et le sang de Jésus-Christ incarné.* »

IV.

ÉVANGILE DE SAINT MATHIEU.

Y avait-il alors quelque chose d'écrit? Non, absolument rien, et le Saint-Esprit, âme de l'Église, gardait et rappelait la vérité enseignée par Jésus. Il était la *Langue de feu*, par laquelle l'Église illuminée enseignait oralement l'Évangile du Sauveur.

« Cependant les Hébreux, convertis à la foi, demandaient à conserver, en un court et substantiel récit, l'histoire du Sauveur, telle qu'ils l'avaient apprise de la bouche des Apôtres. Ils s'adressèrent, dit Eusèbe, à saint Matthieu, qui, sur le point de quitter la Palestine pour aller porter la parole sainte aux extrémités du monde, consentit à leur laisser par écrit, et dans son

idiome maternel, l'Évangile qui porte son nom. Il suppléait, par ce livre sacré, au vide qu'allait créer son absence. » (Eusèbe, His. eccl. III. c. xxiv.)

« Ce fut ainsi, dit saint Irénée, que Matthieu composa son Évangile, en langue hébraïque, au moment où Pierre et Paul allaient jeter les fondements de l'Église par toute la terre. » (Ir. contre les Hérésies, L. V, 1.)

On voit clairement que dans tous les desseins de Jésus-Christ, la Tradition précède l'Écriture, et que celle-ci n'est qu'une aide à l'enseignement oral. Saint Paul pourra toujours dire: *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi*: La foi vient de ce que l'on entend, et ce que l'on entend, c'est la parole du Christ. » (Rom. x, 17.)

Toutefois, il entra dans les desseins du Maître qu'une partie de son enseignement oral fût confiée à l'Écriture, puisqu'en promettant son Esprit à ses Apôtres, il leur disait: « *Suggeret vobis omnia quæcumque dixerò vobis*: Il vous suggèrera tout ce que je vous ai dit. » (Jean xiv, 26.)

Cette parole divine, nous l'avons rappelée, expliquée et méditée, autant que nous le permettait notre dessein, et nous avons vu, au cours rapide de ces études, que l'Évangile, dans chacun de ses mots, contient la vérité révélée par le ciel à la terre, et ouvre devant les regards de la foi des horizons infinis.

Nous continuerons ces études sur la Sainte-Écriture, persuadé que rien n'est plus utile aux âmes, pourvu qu'elles apprennent à la lire et à la comprendre, en se laissant guider toujours par le magistère de l'Église.

Les Apôtres avaient donc préparé leur départ, en réglant tout ce que nous venons de dire, et l'heure de porter au monde le nom et l'amour de Jésus-Christ, leur divin Maître, avait sonné. Ce dut être pour eux, un jour solennel et mémorable que celui, où ils s'em-

brassèrent, pour s'élancer aux nobles combats, aux victoires, au martyre. « Saint Matthias, suivant la tradition des Grecs, prêcha l'Évangile dans la Colchide; saint Jude dans la Mésopotamie; saint Simon, dans la Lybie; saint Matthieu, dans l'Éthiopie; saint Barthélemy passa dans la Grande-Arménie, saint Thomas alla chez les Parthes et jusqu'aux Indes, saint Philippe travailla dans la Haute-Asie, et mourut à Hiérapolis en Phrygie. Saint André fut envoyé vers les Scythes, d'où il passa en Grèce et en Épire. Jacques, fils d'Alphée, demeura à Jérusalem, dont il avait été établi évêque. Saint Jean prêcha dans l'Asie-Mineure. On dit qu'il alla jusque chez les Parthes, et sa première lettre portait autrefois leur nom, comme leur étant adressée. Des auteurs modernes ajoutent qu'il conduisit avec lui la Sainte Vierge Marie, Mère de Jésus, mais ils se trompent. Saint Épiphane dit formellement que lorsque saint Jean partit pour l'Asie, la Sainte Vierge ne le suivit pas... Une tradition ancienne et fort répandue, surtout en Orient, c'est que la Sainte Vierge mourut à Jérusalem; et le sentiment commun de l'Église, c'est qu'elle ressuscita peu après sa mort et fut élevée en corps et en âme dans le ciel. » (Rorhbacher. Histoire de l'Église. IV. 296, 7).

On comprend, en effet, que la Sainte Vierge n'ait point quitté Jérusalem, la Judée, la Galilée, le tombeau de ses pères, et tous les lieux sanctifiés par la présence, la parole et les actes de son adorable Fils. Sans doute, on la retrouvait souvent là où Jésus aimait lui-même à prier; là surtout où il avait souffert pour le salut du monde. Elle gravissait le mont des Oliviers, s'agenouillait sur la cime, et, les yeux élevés vers le ciel, elle soupirait après l'heure qui lui rendrait le bonheur de voir et d'entendre Celui qu'elle aimait comme son fils et son Dieu.

Jérusalem, après tout, demeurait la Ville Sainte, le

berceau de l'Église naissante, la terre arrosée du sang de son Jésus, sang divin, qui n'était autre que le sien. C'est donc à Jérusalem que la Vierge immaculée vécut et mourut.

Aussi dès 634, saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, chante dans une hymne sur les Saints lieux, le jardin de Gethsémani, qui reçut autrefois le corps virginal de Marie, et où avait été son sépulcre.

Tels que les Anges du Seigneur, les Apôtres s'élançèrent aux quatre coins du monde. L'orient et l'occident, le midi et le septentrion, les virent venir à eux : Dans toute la terre, on entendit leur voix : *In omnem terram exivit sonus eorum*. Qu'ils étaient beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui évangélisaient la paix, et annonçaient les bienfaits du ciel, criant à la terre : Réjouis-toi, Sion, car le Seigneur va régner sur toi!

## V.

### SAINT PIERRE SE DIRIGE SUR ROME, EN CONQUÉRANT.

Pierre s'était déjà montré le chef de l'Église, soit à Jérusalem, soit dans la Judée; il avait évangélisé les environs de Tyr et de Sidon, remonté la côte jusqu'à Antioche, où il avait provisoirement établi sa chaire. Partout il annonçait le Nom et l'Évangile de Jésus, son divin Maître.

De retour à Jérusalem, après avoir parcouru l'Asie-Mineure, le Pont, la Galatie, la Cappadoce, la Bythinie, il reprit bientôt ses courses apostoliques, se dirigeant vers Rome.

On aime à contempler dans ses travaux incessants cet homme, qui apparaît au dehors simple et digne, mais que Dieu a fait si grand, en réalité, par l'effusion



de son Esprit en lui. Origène l'a peint délicieusement en disant : « Ce feu, cette activité, cette hardiesse à parler et à agir, que l'on a vus en lui, disparaissent bientôt pour faire place à un esprit si humble, si modéré, si prêt à céder aux autres et à s'humilier devant tout le monde, qu'on peut à peine reconnaître le naturel impétueux de saint Pierre, et le rang qu'il tenait dans l'Église, au-dessus de tous les autres. »

« Toutefois, ajoute saint Jean Chrysostome, quand il s'agissait des intérêts de l'Église et de s'exposer aux fatigues et aux dangers, alors nous le voyons toujours paraître le premier. » (In Act. Hom. xxxi.)

Tel nous le voyons de nouveau à Césarée, où il avait baptisé Corneille, ainsi que sa maison.

Là, il s'aperçoit que Simon le mage est venu prêcher ses erreurs et insinuer dans les âmes la licence de sa morale dépravée.

Rappelons que cet homme, né à Gitta, en Samarie, avait appris la philosophie et les sciences à Alexandrie; puis entraîné par un désir ardent de savoir, il avait étudié les doctrines de l'Inde, de la Perse et de l'Égypte, de la cabale juive, du platonisme alexandrin et des mythologies polythéistes. Alors, s'élevant dans son fol orgueil, il résolut de fusionner tous ces systèmes ensemble pour s'en former un à lui-même. Il poussa l'audace jusqu'à prétendre arriver à la connaissance de l'Être divin, jusque dans son essence, sans le secours de la Révélation divine, ce qui est une folie, puisque Dieu est et doit être inaccessible, dans sa nature infiniment parfaite, à l'esprit humain, toujours borné, si sublime soit-il. Il n'y a que Dieu qui puisse parler aux hommes de sa propre essence, et la leur révéler : c'est évident. Aussi en a-t-il agi ainsi envers Adam, Moïse et les Prophètes; puis, par l'Homme-Dieu, nous a-t-il donné la Révélation chrétienne.

Simon le mage, ainsi que nous l'avons vu, avait été frappé des clartés de l'Évangile et de la puissance de l'Esprit de vérité, qu'il avait voulu se procurer à prix d'argent. Saint Pierre, éclairé d'en haut, avait vu que cet homme, en recevant le baptême, désirait simplement puiser, dans le christianisme, un surcroît de notions devant servir à compléter le système qu'il rêvait, connu sous le nom de *Gnose*, connaissance par excellence; aussi l'avait-il traité sévèrement.

Loin de s'arrêter et de se corriger, l'imposteur avait continué ses travaux, de manière à se rapprocher le plus possible de la Révélation chrétienne, mais, on peut dire, en la parodiant.

C'est ainsi que le Mage admet, dans son système, « le Père, principe infini et un, ayant sa pensée repliée en soi. Il était seul, sans qu'on puisse dire qu'il préexistât à sa pensée. Mais s'étant manifesté soi-même à soi-même, il devint double, et ne s'appela Père, que lorsque sa propre pensée l'eut salué de ce nom. Il avait de soi, en se manifestant à soi-même, produit sa propre intelligence... *Επινοια*. »

Cette dernière, franchissant les limites du *Cosmos* divin, a engendré les Anges et les esprits surnaturels.

Les Anges voulant être créateurs, ont formé le monde que nous habitons, œuvre d'ignominie, de ténèbres, de rébellion.

Dans la crainte qu'*Επινοια*, leur mère, ne leur donnât plus tard des rivaux, dans sa fécondité divine, ils l'attirèrent un instant dans le monde créé par eux, et réussirent à l'enchaîner sous une forme humaine, dans la sphère inférieure. Captive et voyageuse, cette intelligence divine est apparue sous la forme d'une femme admirablement belle. Hélène, cause du siège de Troie, n'était pas autre qu'*Επινοια*.

Évidemment, tout cela est absurde ; mais ayons le courage d'aller un peu plus loin.

Épinoia attendait sa délivrance, et le Père résolut de la lui accorder. Il ne s'incarna pas, vu que la chair est radicalement mauvaise, mais il se manifesta en traversant les syzygies divines, transformé en Ange parmi les Anges, en homme parmi les hommes. Aux Juifs, il apparut comme Fils ; à Samarie, comme Père ; aux nations, comme Esprit. Partout il cherchait sa brebis égarée, sa drachme perdue, son *Epinoia*. On l'avait vu souffrir, quoique impassible, mourir quoique immortel, ressusciter quoique n'ayant jamais cessé de vivre, sous les traits de Jésus de Nazareth. Mais Jésus n'était qu'une forme passagère.

Finalement, le libérateur d'*Epinoia*, ce fut Simon lui-même. Il rencontra cette intelligence divine prisonnière, sous les traits d'une esclave, aux abords du théâtre de Tyr, laquelle aussi s'appelait Hélène. Son maître la livrait à la prostitution : Simon le mage en fit sa compagne, et ce jour-là le monde fut racheté.

On peut juger, par cette synthèse doctrinale du système de Simon, quelle devait être sa morale. C'est celle des Gnostiques, dont il est le père. Nous les retrouverons sur notre voie, avec les erreurs et les mœurs infâmes du Mage, patriarche de l'hérésie.

(Pour plus de détails, voir l'abbé Darras, qui a traité longuement cette question, sous le titre : *Hérésie de Simon le Mage*, en son tome cinquième.)

Voilà l'homme dont Satan se servit pour combattre le Christianisme naissant. Il précédait saint Pierre, en tous lieux ; débitait ses élucubrations, en remplissait les esprits, les faisait accepter des uns et repousser par les autres, de manière à déconsidérer par avance la prédication de l'Évangile.

L'imposteur était déjà à Césarée, quand saint Pierre y arriva.

Tout rempli de l'Esprit-Saint, notre Apôtre renversa bientôt le vain système du Magicien, montrant à tous sa fausseté et les désordres affreux qu'il autorisait. Les habitants de Césarée, qui s'étaient laissé tromper, reconnurent leur erreur et chassèrent le Samaritain. Ils embrassèrent généreusement la doctrine chrétienne, et sa morale, ennemie des passions désordonnées, si bien que quand saint Pierre les quitta, il put placer à leur tête, comme évêque, Corneille, le centurion.

Apprenant que le Mage était à Tyr, et qu'il y semait de toutes parts, son erreur et ses vices, Pierre se hâta d'arriver dans cette ville opulente, où déjà il avait envoyé trois de ses disciples : Clément, Nicétas et Aquila. Il évangélisa, en passant, Ptolémaïde, et arriva à Tyr, il prêcha l'unité de Dieu, la rédemption du monde par Jésus-Christ, seul Sauveur, et il leur dit que les maladies dont ils souffraient alors dans la ville, étaient causées par les démons, dont Simon était le ministre, mais qu'ils seraient guéris, s'ils croyaient en Jésus crucifié et recevaient le baptême. C'est ce qui eut lieu aussitôt, et un très grand nombre de Tyriens se convertirent à la foi. Pierre y institua une Église et un évêque pour la gouverner.

Au bruit de ces merveilles, Sidon s'était ébranlée, et lorsque saint Pierre y arriva, le Magicien, qui s'y trouvait, prit la fuite avec ses compagnons. L'Apôtre parla et guérit les malades : à sa voix, un grand nombre d'habitants firent pénitence et crurent en Jésus-Christ.

A Béryte, la terre trembla, et lorsque le héraut de Jésus crucifié arriva, le calme se fit, et Simon, qui avait ourdi contre l'Apôtre une trame infernale avec ses compagnons, fut attaqué par le peuple. Couverts de blessures, ils furent expulsés de la ville.



A Byblis, qu'il évangélisa avec succès, il apprit que celui qui le précédait en tous lieux pour égarer les esprits, Simon, était à Tripoli; il l'y poursuivit. L'Apôtre fut reçu avec enthousiasme, parce que les fidèles de Tyr, de Sidon, de Béryte, de Byblis, l'y avaient précédé. Saint Pierre parla, imposa les mains aux malades, et les corps comme les âmes furent guéris. Une foule d'habitants reçurent le baptême, et tandis que le ministre de Jésus triomphait, Simon le magicien, ministre de Satan, profitait des ombres de la nuit pour gagner la Syrie.

Après avoir baptisé les croyants et leur avoir distribué la sainte Eucharistie, saint Pierre leur donna pour évêque, Maron, son hôte, homme distingué, et chrétien arrivé déjà à la perfection. Puis il ordonna douze prêtres et plusieurs diacres, recommanda à tous la soumission à l'évêque, et leur fit de touchants adieux.

Quand il eut quitté cette ville, une des plus considérables de la Phénicie, il se dirigea du côté d'Antioche, visitant sur sa route Orthosia, déjà chrétienne; Antarada, Pelta, Gabala, Laodicée, belle et grande cité où il s'arrêta avec ses compagnons. Il y établit des Églises et y plaça des évêques; puis reprit sa course à travers ces magnifiques régions.

Qui n'admirerait tous ces prodiges opérés par le pauvre batelier de Bethsaïda? Il est transformé en conquérant spirituel, il marche de triomphe en triomphe. Qui pourrait nier que Dieu est avec lui? Pour nous, nous adorons Celui qui fait tant et de si grandes choses, avec des instruments si faibles par eux-mêmes, et nous lui rendons grâces d'avoir donné au monde ces grands spectacles, où éclatent sa sagesse, sa puissance et sa bonté.

Comment nommer les provinces visitées par saint Pierre, en Orient, évangélisées par son zèle, converties

au christianisme, grâce à sa parole, que les miracles confirment? Qui saura raconter ses courses sur terre et sur mer, pour porter le nom de Jésus à des peuples qui l'ignoraient encore? Le désert lui-même le redit, ce Nom Sacré, et les solitudes tressaillent en l'écoutant.

Semblable à son divin Maître, Pierre prêche pendant le jour, et la nuit il prie. Avec ses compagnons de voyage, le long du chemin, il parle de Jésus-Christ, si bon, si doux, si humble, qui a supporté patiemment ses disciples, trois années durant, et leur a tout pardonné. Maintenant l'Apôtre comprend ce qu'il y avait de grandeur divine, dans la personne de Jésus, dont à peine il apercevait de loin la sagesse, et il ne peut se lasser de parler de Lui. Souvent les larmes jaillissent de ses yeux et l'émotion étouffe sa voix, quand il se souvient surtout de sa présomption et de sa chute. La pensée de son Maître le suit partout et l'absorbe tout entier: son âme apostolique est le plus beau temple qu'habite l'adorable Trinité, après l'âme de la Vierge Marie, dont le Chef de l'Église rappelle les tendresses et les encouragements, donnés à tous, à lui surtout, à l'heure de son péché.

Il passe au milieu des peuples qui s'agitent, pour la fortune, pour le plaisir, pour la gloire, et les foules ignorent les trésors de grâce que porte en soi cet homme humble d'aspect et doux de cœur. Le monde des corps n'arrive pas à soupçonner le monde des esprits, où se joue l'Esprit de Dieu, comme un père avec ses enfants, et tandis qu'il court à ses fêtes bruyantes, le serviteur de Dieu trouve dans le silence et la solitude de son propre cœur, où le Seigneur lui parle, des joies infinies. C'est là que se trouve le bonheur.

Pierre le goûtait, ce bonheur intime, et il y trouvait sa force. Joyeux, il s'élança de la ville d'Antioche, vers la Cappadoce, qu'il évangélisa; vers la Galatie, où à Thy-

ane, il ressuscita un mort, opéra des conversions nombreuses et fonda une Église. La Phrygie, le Pont, la Paphlagonie, l'Hellespont, Synope, sur les bords du Pont-Euxin, entendirent sa voix et recueillirent son enseignement. Nicée, Nicomédie, Ilion, bâtie sur la fameuse Troie, le virent et s'attachèrent au Christ-Jésus.

Héros d'un nouveau genre, Pierre apprenait aux hommes que la vraie victoire est celle de la foi, qui nous rend maîtres de nous-mêmes en nous faisant triompher de nos passions. Achille et Hector qui avaient paru avec tant d'éclat dans les plaines fameuses, chantées par Homère, que sont-ils auprès de notre Apôtre ? Ils ont jeté à travers le monde l'éclair de leurs armes et le bruit de leur nom : Pierre a couvert l'orient et l'occident d'Églises, qui ont fait le bonheur des peuples et sont demeurées, telles que des foyers de lumière et de charité chrétienne. Qu'a produit la sagesse d'Ulysse auprès de la sagesse du Chef des Apôtres ? La race des Atrides elle-même s'est éteinte ; la dynastie de Pierre est immortelle. Le monde passe avec ce qu'il fait, tandis que la parole de Dieu demeure toujours avec les œuvres qu'elle opère, et quand le guerrier chrétien a combattu, ce n'est pas une ville périssable qu'il prend d'assaut, comme Troie, mais le ciel, séjour et patrie des enfants de Dieu, pour jamais.

Le héraut du Christ a peut-être évoqué lui-même ces lointains souvenirs, quand il annonça l'Évangile au peuple d'Ilion. Pour nous, quand on nous montra les tertres qu'on appelle : *les tombeaux d'Achille et de Patrocle*, non loin du rivage de la Troade, que baigne la mer Égée, nous nous souvînmes du sépulcre du Sauveur Jésus, et, tout en admirant ces illustres guerriers, nous disions : Auprès de la victime du Calvaire, mourant pour le salut de l'humanité, les autres victimes sont bien effacées ! Ici, ce sont des hommes, qui ont

combattu pour une cause vulgaire : à Jérusalem, c'est l'Homme-Dieu qui, avec sa seule parole et ses vertus, a vaincu ses ennemis et sauvé le monde, réconcilié la terre avec le ciel, l'humanité avec la Divinité.

Après avoir confié l'Église d'Ilion au Centurion Corneille, évêque de Césarée ; fondé l'Église de Byzance ou Constantinople, ainsi qu'en fait foi une lettre du pape Agapet, lue au cinquième concile œcuménique, et approuvée par les Pères dudit Concile ; « après avoir accompli d'immenses travaux apostoliques dans l'orient, érigé des évêchés dans les villes principales et fondé de florissantes chrétientés ; après avoir, par la vertu du nom de Jésus, enlevé d'immenses dépouilles au démon et soumis à l'obéissance de la foi de vastes régions, saint Pierre, ce grand Apôtre, dont le zèle était héroïque et le courage infatigable, priait le Fils de Dieu de daigner l'éclairer, et lui indiquer manifestement sur quels points il devait désormais diriger ses pas et ses efforts. Ce fut alors, comme nous l'apprend l'ancienne tradition, que Notre-Seigneur lui apparut pendant la nuit dans une vision, et lui dit : Levez-vous, Pierre, prenez possession de l'occident, car il a besoin que vous fassiez briller à ses yeux le flambeau de la lumière évangélique. Pour moi, je serai avec vous. » (Les Petits Bollandistes, Vie de saint Pierre.)

Pierre, qui savait déjà que Rome devait être le lieu où serait placée sa Chaire apostolique, comprit que sa mission en Orient était finie. Il fit ses adieux aux fidèles de l'Asie, leur laissa des Constitutions, et partit pour l'Italie.